

La veille étrange et tranquille du poème d’Arcadio Pardo

Laurence Breysse-Chanet

Sorbonne Université, CRIMIC

Il me tient à cœur d’ouvrir cet hommage avec ici quelques mots sur l’écriture d’Arcadio Pardo par le biais de la traduction. Dire par le traduire, traduire comme l’écoute qui ne désespère pas mais qui se réjouit de l’altérité, de la coupure entre les langues, lorsque soudain, « algo de remoto se viene por una fisura » (*De la naturaleza del olvido*, 22). Car chez Arcadio Pardo, cette coupure est infiniment magnifiée, amplifiée, sculptée, par la spécificité de sa voix poétique.

En effet, dans chacun des poèmes, résonne un appel pour qu’un geste sonore autre vienne se prendre dans sa langue – et donc à son tour se fasse voix, aux libres confins du corps et de l’air –, là où bat de l’irréductible, si énigmatiquement reconnaissable dans chaque vraie voix, ce que son poème nomme « lo sorpresa¹ ». Une étonnante grammaire, en sa capacité de création, pour laquelle le neutre crée des possibles à l’infini. Car la voix porte, apporte, comme naturellement l’étrange, et tout ce qui y chemine dans une étrangeté tranquille, « cuanto peregrino » – *peregrina* la voix, « nada más que porque sí² ». Et c’est ainsi qu’elle se porte depuis toujours – l’enchaînement serré des poèmes le dit, dans sa continuité fondatrice, qui est peut-être la réponse d’Arcadio Pardo à la finitude –, vers l’accueil du temps qui défait et refait, qui restaure, qui apporte des réponses dont jaillissent sans cesse de nouvelles questions pour la méditation, comme dans ces récents « poemas de indagación en el olvido³ ».

¹ Je cite d’après Arcadio Pardo, *De la naturaleza del olvido*, Séville, La Isla de Siltolá, 2016, p. 36.

² *Ibid.*, p. 23.

³ *Ibid.*, p. 94.

C'est cela que j'entends dans les poèmes d'Arcadio Pardo, un glissement persistant sous le temps, « ya al otro lado del después⁴ », par l'offrande à l'altérité, sans cesse convoquée, sous tant de visages – « Intuyo que me esperan y vigilan ».

Et le lecteur est déjà dans le travail profond de la traduction, car ce lent passage est si habité d'expériences, racontées autrement que par un récit, qu'il l'arrête, et le porte à chaque fois plus loin pour une rencontre dans la voix, où il n'est jamais seul. Elle l'emporte en particulier par ses questions – « y si transcurre y ya no paso ». Jusqu'à ce que vienne s'ouvrir, un instant, pour l'oreille, le seul espace qui ne passe pas, celui de l'origine, enfin trouvée, comme si toutes ces tensions venaient non s'y résoudre, mais s'y *retourner*, comme aussi l'on se retourne vers ceux que l'on aime. Dans ce retournement, on lit en miroir le singulier du poème, à chaque fois, là où la langue renaît comme en une première fois, dans son éclat premier : « el frío germinal, / el puro advenimiento⁵ » – avec bien sûr ses passages à inventer, à se frayer dans sa résistance même :

[...] lo sólo
lo permanente y nunca
transeúnte.

Car on saisit là combien tout est déconcertant. Si le poème d'Arcadio Pardo est fluide, il secrète sa propre roche : « Ciertos minerales se fragmentan sin esfuerzo⁶ ». Son poème s'ouvre, mais ne se fragmente pas. Comment s'y prend-il, cette tension est son énigme.

Face à cet état très paradoxal, que peut faire l'expérience de la traduction, quand des rochers de sens se cristallisent en une syntaxe de l'impossible dans la langue d'origine, que vient pourtant réaliser la voix, « que lame la asunción / del milagro⁷ » ?

Pour l'autre voix de l'autre langue, comment inventer une pluralité diffractée, poreuse, ouvrante, alors même qu'il faut garder « la piel intacta del prisma⁸ » ? On sent se rejoindre une constante dimension d'offrande à l'altérité, et une solide connaissance du noyau (syntaxique ? pronominal ?) que seule la langue espagnole peut dire, et encore, il faut l'y contraindre. Une dualité sereine, pourtant insurmontable, et intériorisée, assumée du dedans. Une expérience poétique qui met en jeu les limites de la traduction, mais où cette tension est déjà intérieurement vécue, tant dans la parole poétique d'Arcadio Pardo s'affirme la conscience *de lo propio* : depuis des limites qui sont un trésor aussitôt universalisé, dont le temple de Yucatán, la rue d'Oslo ou le musée de Nordik sont comme des ombres portées⁹.

Comment alors passer vers l'autre langue, quotidiennement pratiquée par un poète entre deux langues, pour qui justement, l'autre langue ne peut être la langue du poème, qui est toujours l'espagnol – que je sache ? Je n'ai pas de réponse, je pressens, depuis le goût de l'altérité, la conscience définitive d'une richesse qui est celle d'un passage impossible, mais dépourvu de la dimension dramatique, voire tragique, qu'a vécue Claude Esteban.

4 *Ibid.*, p. 95.

5 *Ibid.*, p. 59.

6 *Ibid.*

7 *Ibid.*, p. 60.

8 *Ibid.*

9 *Ibid.*, p. 27.

Arcadio Pardo nous a fait l'amitié de nous confier plusieurs poèmes inédits, que les lecteurs découvriront grâce à sa générosité. Et comment alors les accompagner, sinon un essai – « *hacerle desafío* », mais non « *hacerle daño*¹⁰ » –, que je chiffre sous la forme de ces traductions, en retour d'une confiance emplie de reconnaissance ? J'y glisse une petite variation, gratitude et complicité nées de cette écoute. Ces traductions sont une façon de dire merci pour tant de présence silencieuse et discrète, dans la « *recogida ocupación*¹¹ », sous le signe des « *poemas seguidos* », et dans cet *enchaînement*, on lit aussi, bien sûr, que ce sont des poèmes que l'on *suit*. Quel langage inventer, qui ne soit de pure émotion, en regard de chacun des poèmes inédits qu'Arcadio Pardo, depuis sa vigilance, sur la ligne de crête de la vie, nous a confiés pour cet hommage ? Un hommage pris en charge par l'équipe de la revue *Iberic@l*, et nous l'en remercions chaleureusement, ainsi que tous les participants à la journée du 20 octobre 2017, Olvido García Valdés, Alfredo Saldaña, María Eugenia Matía Amor, Miguel Casado, Marie-Claire Zimmermann et Isabel Paraíso, qui ont bien voulu nous confier leur texte.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 20.

Arcadio Pardo

Poèmes inédits

Traduction Laurence Breysse-Chanet,
avec une petite variation pour Arcadio Pardo

SÓLO es válido aquello que perdura:
la piedra, por ejemplo.

Me estremece
pensar –saber– que una mano, los siglos venideros,
superpondrá su tacto ahí en la misma su-
perficie que ahora toco.

Como, inversa,
una vez en Esmirna, en un tambor de una columna
malhadada, superpuse los dedos en las huellas
de un alfarero antiguo.

O como a hurtadillas, he rozado rugosa
la superficie de los mosaicos, o he ido las sendas
desparecidas en Palenque, y otras.

No la hojarasca ni la lluvia ni los fríos,
ni los estruendos de la trilla,
ni cuanto peregrino, sino lo sólo
lo permanente y nunca
transeúnte.

SEUL vaut ce qui demeure :
ainsi, la pierre.

Je tremble
de penser – de savoir – qu’une main, dans les siècles futurs,
viendra poser son toucher sur cette sur-
face que je touche maintenant.

Comme, à l’inverse,
à Smyrne un jour, sur le tambour d’une colonne
funeste, j’ai mis mes doigts sur les traces de ceux
d’un ancien potier.

Ou comme en cachette, j’ai frôlé l’âpre
surface des mosaïques, ai marché les sentiers
disparus de Palenque, et bien d’autres encore.

Ni les feuilles ni la pluie ni les froids,
ni le vacarme du battage,
ni tout cheminement, juste le rien que,
le permanent et jamais
passager.

INTUYO que se dicen:
“suele pasar cuando anochece”;
dos ancianos detrás de las cortinas
me observan.
Sus miradas me siguen hacia el bosque,
me rozan, se me apegan a los ojos,
descosen mis atuendos.

Deben imaginarme lobo que espía presa,
solitario venido de otros firmamentos,
mendigo reencarnado al acecho de alguna
pitanza,
robador de su alguna fortuna miserable.

Intuyo que me esperan y vigilan
si me apresuro o tardo.
Sé que me he hecho su costumbre, su palpito del tiempo,
su ritmo, su temor.
Que si un día no paso, y si otro día ya
no paso,
y si transcurre y ya no paso,
será como un cristal que se les quiebra,
un derrumbe que nunca
se sabrán explicar.

JE DEVINE qu'ils se disent :
« il passe ici quand vient la nuit » ;
deux vieillards derrière les rideaux
m'observent.
Leurs regards me poursuivent jusqu'au bois,
me frôlent, s'attachent à mes yeux,
décourent mes vêtements.

Je suis pour eux comme un loup qui épie sa proie,
solitaire venu d'autres contrées,
mendiant réincarné qui guette à l'affût
de quelque repas,
voleur de leur pauvre fortune.

Je devine qu'ils m'attendent et qu'ils guettent
ma hâte ou mon retard.
Je sais que je suis devenu leur habitude, le souffle de leur temps,
leur rythme et leur crainte.
Si un jour je ne passe pas, et si un autre jour non
plus,
et si le jour passe et que je ne passe plus,
ils sentiront qu'une vitre pour eux se brise,
qu'un effondrement survient que jamais
ils ne pourront s'expliquer.

COMO cuando un deshielo, el presente gotea,
se merma, se reduce.
No ocupa un territorio que resulta
ajeno,
transmutado, otro en suma del que es.

No coinciden duración y tiempo.
Un tiempo enorme dura un parpadeo.
Un frágil campaneó va allende y se expande
días, amaneceres, puestas de sol,
transcursos.

Ahí dentro están mis cosas arrimadas
a las peñas; se salven y se afinquen.
Ahí, dentro, me despeño de acto en acto,
de subida a mis cuartos y bajadas,
de solidificar que es jueves y catorce,
inexacto presente que me torna
vaguedad, desleído, menuzado,
deshablado en quien esto poco escribe
sobre un tiempo que es y que no es.

COMME lors d'un dégel, le présent goutte,
il se réduit et diminue.
Il n'occupe pas un territoire qui semble
étranger,
transformé, tout autre que lui-même.

Le temps et la durée ne coïncident pas.
Un temps énorme dure un battement de paupière.
Un frêle bruit de cloches retentit par-delà et appelle
des jours, des aurores, des couchers de soleil et
des cycles de vie.

Tout au-dedans, mes choses sont bien accrochées
aux rochers; qu'elles soient sauvées et résistent.
Là, au-dedans, je me jette d'acte en acte,
à force de gagner mes quartiers et de descendre,
de solidifier que nous sommes jeudi, le quatorze,
présent inexact qui me change
en flottement, dilué, découpé,
dédoublé en celui qui écrit ce si peu
sur un temps qui est et qui n'est pas

A LA ESPERA de que aparezca uno,
o en grupo.
Suelen posarse al fondo del jardín,
buscan residuos del ramaje, de pistilos, de grano.
Uno me asombra, rojo y blanco y amarillo; permite
que le observe y se oculta, y vuela a otro confín,
y regresa.

Puede que sea el mismo de siempre
que se encarna y renueva cada año,
cada vez, cada mi asombro.
Yo sí sé que es el mismo:
regresa y reconoce su dominio,
debe de escucharme la respiración
y sabe que le atisbo.

Y que sé que regresa
cada septiembre de cada milenio,
que antes de los milenios ya venía a esta parcela mía,
desde que el tiempo inaugural le impone
su descenso al dominio a ver qué quién
le está esperando y mira y absorbe su radiante
milagro.

*DANS L'ATTENTE qu'il en paraisse un,
ou en groupe.
Ils ont coutume de se poser au fond du jardin,
ils y cherchent des résidus de branchages, de pistils ou de grains.
L'un d'eux m'émerveille, rouge, blanc et jaune ; il me permet
de l'observer et se cache, s'envole vers une autre limite
et revient.*

*C'est peut-être le même toujours,
qui s'incarne et se renouvelle chaque année,
à chaque fois, à chaque mon émerveillement.
Je sais bien que c'est le même :
il revient et reconnaît son domaine,
il doit écouter ma respiration
il sait que je le guette.*

*Et je sais parfaitement qu'il revient
à chaque septembre de chaque millénaire,
qu'avant les millénaires il venait déjà sur la petite parcelle,
depuis que le temps inaugural lui impose
de descendre à son domaine pour voir qui donc
l'attend et le regarde et absorbe son radieux
miracle.*

Variation

*Au grenier de nos vies
nous déposerons
l'argile des jours,
la pluie, sa moire grise,
la résine du pin
et l'eau verte des sources.*

*Si la foudre effaçait
nos traces claires,
la mémoire des mains
reconduira le chant.
Le vent est âpre pour les épis,
mais nulle emprise
ne peut en étouffer l'éclat.*

LBC